

Alors rétablissons nos forêts comme en Allemagne et en France. L'Allemagne a su conserver ses forêts et en élever de nouvelles. En France on plante le pin maritime dans les Landes. On fait des forêts sur le sable. Il est un fait qu'il ne faut pas oublier : tout sol est propre à la culture d'un arbre ou d'un autre. En faisant un choix d'arbres qui conviennent au sol qu'il faut boiser on peut toujours élever une forêt. Même les terrains les plus humides peuvent alimenter certains arbres et les voir grandir. Le plus grand sylviculteur du monde peut-être, le duc d'Athol, en Ecosse, disait à ses enfants : "Plantez des arbres, ils pousseront pendant que vous dormirez." Aujourd'hui, vingt-deux millions d'arbres couvrent les terres du duc d'Athol.

Il faut suivre l'exemple et par la persévérance conserver à notre pays une grande source de richesse. Essayez et vous réussirez. Si le terrain est humide essayez le frêne et soit léger prenez le tamalac ; s'il est aride choisissez le bouleau ; s'il est rocailleux tentez le pin et l'épinette.

On acclimata les arbres comme toutes autres plantes. Le lilas n'est pas un arbre canadien ; on l'a acclimaté si bien que ses bourgeons s'ouvrent avec ceux de l'érable. On peut cultiver avec avantage le noyer noir qui a plus de valeur au Canada que l'acajou.

M. Joly dit qu'il a planté des noyers noirs qui, en neuf années, ont donné un moyennement un demi-pouce de diamètre par année. A l'âge de trente ans ces arbres auront un diamètre de quinze pouces, représentant une capacité de quinze pieds cubes et une valeur de \$15. Dans un arpent on peut voir grandir 400 de ces arbres—ce qui ferait une valeur de \$6,000.

On peut aussi planter le noyer tendre dont la valeur est double de celle du pin, de l'orme, de l'érable. Il y a aussi l'érable à Giguères qui, en six ou sept ans, peut donner une belle sucrerie. On a compris l'utilité de cet arbre, car, d'après mes calculs, on a planté, l'année dernière, 500,000 érables à Giguères. Pour vingt-cinq centins de graines de cet arbre on peut avoir 400 à 500 érables. Cet arbre est du Minnesota et on l'a parfaitement acclimaté au Canada. On entrevoit donc le jour prochain où, dans nos campagnes, renaîtront nos vieilles sucreries avec leurs bonnes coutumes qui étaient un trait distinctif de la vie de nos habitants. Songeons que, dans six ou sept ans, nous rétablissons nos sucreries.

Il faut se rappeler que nous travaillons pour l'avenir, pour les générations qui nous suivront. Si nous ne profitons pas abondamment de notre travail d'autres en profiteront.

Nous avons eu notre fête des arbres, notre *arbor day*, l'exemple nous est venu de nos voisins. Dans le Michigan, qui exporte plus de bois que toutes les provinces réunies du Canada, on plante des arbres. Le chemin de fer *Northern Pacific* a une classe d'employés chargés spécialement de planter des arbres sur son parcours.

Notre fête des arbres a attiré l'attention d'un peuple du Nord de l'Afrique. Le président de la ligue forestière de l'Algérie m'a écrit pour me demander des renseignements. On voit que le bien trouve des admirateurs, et c'est un honneur pour notre pays de pouvoir donner un exemple aux Français de l'Algérie.

CAUSERIE AGRICOLE

EXPLOITATION DES PRÉS FAUCHÉS.

(Suite.)

Pour ramasser le foin on se sert de râteaux à main ; mais la rareté de la main d'œuvre rend plus général le râteau à cheval avec lequel on exécute le travail aussi bien et plus promptement.

De tous les travaux agricoles la rentrée des foins, de même que la rentrée des grains, est l'opération qui demande le plus d'activité, et l'on doit distribuer les travaux de telle sorte qu'hommes et attelages soient constamment à l'ouvrage durant toute la rentrée des foins comme des grains. Et pour que l'ouvrage marche rapidement, on doit avoir eu le soin de préparer d'avance tout ce qui doit contribuer à hâter les travaux : les chemins arrangés en bon état de voiturage, les charrettes en bon ordre et les harnais

raccommodés, les fenils bien nettoyés et qu'il n'y manque rien pour que la récolte soit entièrement à l'abri. Partout où la direction d'une ferme est faite avec intelligence, on ne manque pas de se procurer la main-d'œuvre suffisante, suivant l'importance des prairies en exploitation. Généralement, on donne sept à huit ramasseurs par quatre chargeurs ; puis, sur les fenils, il doit y avoir un certain nombre d'hommes pour aider à décharger, et distribués de manière à ce que les charroyeurs n'aient pas à attendre pour le déchargement du foin.

Lorsque tout est fait avec calcul et proportion, le travail marche rapidement. Quand l'organisation est bonne, on peut entrer, par jour, trente à quarante voyages de foin du poids de 700 à 800 livres.

Lorsque le foin est rentré on laisse repousser la prairie ; et comme la récolte du foin se fait d'ordinaire de bonne heure, la seconde pousse est quelquefois assez importante pour pouvoir être fauchée, mais ce fourrage ne pourrait être récolté que tard à l'automne, et à cette saison il sécherait difficilement. Pour cette raison on préfère laisser pâturer par les bestiaux. Ce pâturage peut être continué jusqu'en automne pourvu que les pluies ne mettent pas trop molle la surface du sol, parce qu'alors les animaux détruiraient la prairie avec leurs pieds.

On ne doit faire entrer les animaux sur une prairie, que lorsque l'herbe est suffisamment repoussée. Pour le gros bétail : bœufs, vaches ou chevaux, l'herbe doit avoir au moins quatre pouces de haut, et pour les moutons elle peut être plus courte.

Sans oser affirmer que ce pâturage temporaire est favorable aux prairies fauchées, il ne paraît être dommageable, du moins aucune expérience n'est venue en démontrer les mauvais effets. D'ailleurs le profit immédiat qu'on en retire est manifeste. On entretient pendant plusieurs semaines un grand nombre d'animaux qu'autrement il faudrait nourrir, soit à l'étable, soit dans des pâturages où l'herbe ferait défaut ; dans ce dernier cas, les animaux auraient à en souffrir.

Il est vrai que si on laissait pourrir sur pied la deuxième coupe, comme cela se pratique assez souvent, la prairie retirerait quelques bénéfices ; mais il semble que cette transformation d'un bon fourrage en fumier, sans passer par le corps des animaux, est un véritable gaspillage qui n'a aucune raison d'être. On dit aussi que cette herbe constitue une couverture qui empêche le sol de geler profondément. Cette couverture n'est toujours que très légère, et si elle n'est pas accompagnée d'une neige épaisse, la prairie n'en gèlera pas moins. On a aussi remarqué que plus les cotons des plantes des années précédentes sont longues, plus la pousse du printemps est retardée.

Deuxième mode d'exploiter les prairies naturelles.—Ce mode consiste à couper le fourrage au fur et à mesure des besoins, et à le faire consommer en vert à l'étable. Ce mode d'exploitation est subordonné à la convenance de la stabulation complète.

La stabulation d'été n'est pas dans nos habitudes, quoiqu'elle soit assez généralement employée dans des pays plus avancés en agriculture que le nôtre, même sous des climats plus chauds et dans des contrées où les animaux pourraient rester toute l'année au pâturage.